

comme le dit la dépêche, on a fait jouer à la photographie un rôle important.

Maintenant, le lecteur se demandera sans doute quel est le but pratique de ces observations. Elles se proposent de préciser deux faits qui touchent aux fondements de l'astronomie : 1°. La distance exacte de la terre au soleil ; 2°. La vitesse de la lumière.

On sait que Vénus décrit un orbite à peu près circulaire entre la terre et le soleil. Ce n'est pas elle qui est le plus près du soleil, c'est Mercure. De toutes les planètes, Vénus est celle qui ressemble le plus à la terre ; et quelques astronomes sont fort épris de l'opinion que cette planète, sœur de la nôtre, pourrait entretenir à sa surface des hommes semblables à nous.

On conçoit que, lorsque Vénus passe juste entre le soleil et la terre, elle nous apparaît comme un point noir sur le disque du soleil et est 114,000 fois plus grand que celui de Vénus, il faut du temps à cette planète pour le traverser, et on peut en observer le passage.

Ce passage ne s'effectue pas souvent. Les deux précédents se sont faits au siècle dernier, le 1er juin 1761, et le 3 juin 1769, à huit ans de distance. Après celui du 8 décembre 1874, le phénomène se reproduira huit ans après, le 6 décembre 1882. Ainsi ces passages sont périodiques : un long intervalle d'un siècle, puis un petit intervalle de huit ans.

## LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine. »

« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »

(BROWNING.)

VI.

(Suite.)

J'aurais bien pu m'oublier moi-même cependant, et, pour ainsi dire, me perdre dans un autre cœur (il me semblait m'être ainsi perdue dans celui de ma mère), mais à condition, en retour, d'être pour cet autre cœur l'objet d'une prédilection *infinie* : oui, en vérité, ce grand mot ne me semblait point être au-delà de ce qu'ambitionnaient mes desirs. Mais malgré, ou plutôt à cause de ces différences mêmes, nous étions, Livia et moi, toujours à l'aise ensemble. Ce ne fut pas sans regret qu'il me fallut reprendre enfin ma vie ordinaire, d'autant mieux qu'elle avait été réglée par mon père d'une façon qui n'indiquait que trop les méfiances dont j'étais encore l'objet.

Je me soumis toutefois avec docilité et humilité à cette surveillance nouvelle, dont je ne comprenais que trop le motif. Je n'en étais affranchie que pendant les heures matinales de la journée que je passais avec Livia dans ma chambre. Les promenades dans le jardin ne m'étaient permises que sous l'escorte d'Ottavia. Je ne pouvais plus quitter la maison à moins d'être accompagnée par mon père ou par Mario, et tout le reste du jour je le passais dans le cabinet de travail de mon père, où il avait fait placer une table pour moi près de la sienne. Là, pendant de longues heures, je passais mon temps à lire, écrire ou travailler, variant ainsi mes occupations selon mon goût, mais n'ayant pas d'autre liberté. Jadis, vivre ainsi près de mon père eût été une fête. Mais, bien qu'il fût encore souvent pour moi bon et affectueux, un souffle glacial avait passé sur sa tendresse. Je me sentais de sa part l'objet d'injustes soupçons ; j'en souffrais au-delà de toute expression ; mais j'acceptais cette souffrance sans murmure, et, je l'ai dit, en m'y soumettant comme à un châtement mérité.

Ce cabinet de travail avait la forme d'une vaste galerie, laquelle, comme toutes les autres pièces de ce vieux palais, était grandiose dans ses proportions, mais, en fait d'ameublement, ne renfermait que le strict nécessaire. Toute la longueur de la chambre était occupée par les rayons d'une bibliothèque remplie de livres et de papiers, et aux deux extrémités se déployait une longue rangée de fauteuils. Au milieu de la chambre, faisant face à deux grandes fenêtres, était placée la table de travail près de laquelle se trouvait la mienne. Entre les deux fenêtres, un grand tableau était le seul ornement de la chambre. En revanche, on apercevait le jardin, et au loin, bien au-delà de la verdure des orangers, la ligne bleue de la mer. Mon père recevait de nombreuses visites dans la matinée, mais il était rare qu'aucun de ses clients ou de ses amis fût introduit dans la chambre où nous nous trouvions. Un serviteur entr'ouvrait la porte, prononçait le nom du visiteur, et mon père allait le recevoir dans le salon voisin, sauf quelques rares occasions où il donnait l'ordre d'introduire celui qu'on venait d'annoncer.

Pendant les longues heures que je passais ainsi, parfois je m'occupais avec activité, mais fort souvent aussi je demeurais les bras croisés, plongée dans de profondes rêveries, et j'évitais alors de regarder le grand tableau, placé en face de moi, sur le panneau qui séparait les deux fenêtres. Ce tableau était une belle copie de l'*Hérodiade* du Guide (dont je vis plus tard l'original au palais Corsini, à Rome). Le doux et charmant visage de cette jeune fille, qui porte, en souriant, la tête sanglante de St. Jean, me causait une sorte de pénible fascination ; il me semblait y retrouver, sous une nouvelle image, cette vanité étourdie et frivole dans ses actes, meurtrière dans ses suites, qui était devenue l'objet de mes sombres et silencieuses méditations. J'aimais mieux regarder la verdure des orangers du jardin que j'apercevais par la fenêtre, ou bien plonger mes yeux dans la profondeur du ciel bleu ; mais fort souvent aussi, je jetais un regard de complaisance sur une belle cage peinte et dorée, suspendue à cette même fenêtre et dans laquelle se trouvait un oiseau dont la présence était un grand adoucissement à la pénitence déguisée que je subissais. Cet oiseau, dont le chant mélodieux surpassait la douceur et la force de celui du rossignol, était l'un de ceux que l'on nomme, à Sorrento (où principalement on les rencontre), passereau solitaire (*passaro solitario*). Son chant était si doux, et j'aimais tant cet oiseau, que mon père m'avait permis de suspendre sa cage à cette place, et plus d'une fois dans la journée j'allais (en grimant sur un banc placé dans l'embrasure de la fenêtre) m'assurer qu'il ne manquait rien à la

la nourriture singulièrement copieuse que cet oiseau, à la voix céleste, consomme journellement.

Un jour, tandis que j'étais ainsi perchée à une hauteur assez considérable du sol, la porte s'ouvrit beaucoup plus grande que de coutume, et le vieux serviteur qui introduisait les visiteurs annonça avec une certaine emphase : « Son Excellence il signor duca di Valenzano. » J'aurais voulu à l'instant quitter la place où je me trouvais, mais avant que j'eusse eu le temps de sauter à terre, le nouveau venu était au milieu de la chambre et me regardait d'un air surpris. Mon père se leva pour venir au-devant de ce client inusité. Celui-ci me tendit la main pour m'aider à descendre, et il me suivit des yeux sans rien dire, tandis que rouge et embarrassée je regagnais à la hâte ma place accoutumée.

Mon père le conduisit à l'autre extrémité de la chambre, où étaient rangés les grands fauteuils. Ils y prirent place tous deux, et pendant la longue conversation qui suivit, je n'entendis que le son plus ou moins élevé de leurs voix ; tantôt celle de mon père dominait, tantôt c'était la voix sonore et accentuée de son interlocuteur. Il s'agissait d'affaires, car plusieurs fois mon père se leva pour aller chercher différents papiers parmi les liasses rangées en ordre sur les rayons de la bibliothèque.

Enfin la conversation s'acheva et le nouveau client se dirigea vers la porte. . . . Mais, arrivé près de la cage où mon oiseau faisait entendre son ramage :

— En vérité, dit-il, les oreilles ne sont pas ici moins charmées que les yeux. On pourrait se croire dans un palais de fées, plutôt que dans un lieu où se donnent rendez-vous toutes les disputes du siècle. . . .

Il était alors directement en face de moi.

— Don Fabrizio, continua-t-il, n'est-ce point là votre fille, donna Ginevra, dont j'ai souvent entendu parler ? Voulez-vous bien me présenter à elle ?

Le visage de mon père prit une expression sévère et mécontente. Le mien se couvrit d'une rougeur plus vive encore qu'auparavant.

Avoir entendu parler de moi ! Hélas ! probablement c'était en avoir entendu dire du mal ! . . . Peut-être fut-ce là aussi la pensée qui assombrît le front de mon père. Néanmoins, après un moment d'hésitation, il me dit :

— Levez-vous, Ginevra, et saluez le duc de Valenzano.

J'obéis et je me levai sans rien dire, mais je fus déconcertée par un regard attentif et scrutateur qui semblait étudier mon visage. Je baissai les yeux sans avoir pu, de mon côté, discerner les traits du nouveau venu. Je remarquai seulement qu'il était de haute taille et qu'il avait l'air noble, malgré un costume bizarre qui le faisait plutôt ressembler à un artiste en voyage qu'à un grand seigneur.

VII

Lorenzo, duc de Valenzano, appartenait à l'une des plus nobles familles de la haute Italie ; mais sa mère était Sicilienne, et c'était elle dont il héritait le titre qu'il portait, aussi bien que la fortune qu'il possédait déjà, et qui devait augmenter considérablement dès que serait gagné un grand procès, appelé d'ice ordinaire des successions siciliennes, qui mettait en litige une large partie de celle-ci. C'était pour placer cette affaire entre les mains de mon père qu'il était venu le trouver ; et après ce premier jour, ses visites se répétèrent une ou deux fois par semaine.

Ces jours-là, il ne faisait que me saluer en passant, ou tout au plus m'adresser quelques paroles avant de quitter la chambre. Le reste du temps se passait à feuilleter, avec mon père, de volumineux paperasses. Néanmoins, ces visites devinrent bientôt un petit incident dans ma vie monotone, et je commençai à les attendre avec impatience.

Le duc de Valenzano n'avait guère plus de trente ans à cette époque ; cependant, à mes yeux, il ne semblait plus être jeune. Malgré la beauté de ses traits, son front déjà un peu dégarni, quelques rides prématurées, un regard observateur et pensif, donnaient, parfois, à sa physiologie une singulière gravité. Ce n'était point là cependant son expression dominante, car fort souvent aussi elle était ironique et railleuse au dernier point et, en tout, si mobile, qu'il n'était pas facile de se rendre compte de l'impression qui en demeurait. En somme, l'ensemble de sa personne était noble et remarquable, ainsi que le son de sa voix, qui rendait involontairement attentif à tout ce qu'il disait.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans autre variété que la durée plus ou moins longue du temps qu'il passait près de ma table, à la fin de chaque séance. Il ne m'adressait, toutefois, que de banales paroles, relatives à mes leçons ou bien à mon oiseau, ou encore à quelques fleurs, dont il remarquait que j'avais soigné la culture avec un goût assez rare dans nos climats. Il me parlait, enfin, comme à un enfant, je lui répondais de même, et bientôt ce fut sans embarras et avec un plaisir que je ne cherchais pas à dissimuler. L'ennui commençait à me dévorer, dans cette vie inactive et solitaire, et j'acceptais avec empressement la distraction qui m'était offerte. Mon père, pendant ce temps, restait grave et silencieux, et semblait impatienté lorsque ce petit entretien se prolongeait un peu plus que de coutume.

Un jour, lorsque le duc s'approcha, selon son habitude, de ma table, j'avais un grand atlas ouvert devant moi, et il vit que j'avais sous les yeux la carte d'Asie. Je l'étudiais, en effet, comme j'étudiais tout, sans me donner de peine, et cependant avec un certain intérêt de curiosité qui, joint à une excellente mémoire, me rendait, sur le tout, une fort bonne écolière. Le duc regarda un instant la carte, et, après quelques remarques qui éveillèrent mon attention, il indiqua du doigt un lieu voisin des cimes de l'Himalaya, et il me dit : « A pareil jour, il y a un an, je me trouvais là. » Je savais que ses grands voyages l'avaient rendu célèbre, ainsi qu'un talent d'artiste pour la sculpture, doublement surprenant chez un homme de son rang, et chez un entreprenant voyageur. J'avais recueilli ces renseignements dans les conversations dont le duc était l'objet depuis son arrivée à Messine, ou sa présence faisait sensation.

En ce moment, voyant mon intérêt vivement excité, il

sembla prendre plaisir à me faire, sur ces lointains contrées, des récits que j'interrompais parfois par des questions, qui paraissaient le surprendre. La facilité dont j'étais douée me rendait, en effet, à certains égards, supérieure à la plupart des jeunes filles de mon âge ; et, quant à l'instruction, je pouvais presque passer pour un phénomène parmi celles de mon pays.

Ce jour-là, la conversation se fût peut-être prolongée indéfiniment, si mon père n'eût trouvé moyen de l'abrégé en proposant tout d'un coup au duc de l'accompagner jusqu'au haut du jardin. Il voulait, disait-il, lui faire examiner les ruines d'un portique grec qui s'y trouvaient et qui étaient situées sur une hauteur d'où l'on avait une admirable vue. Le duc me regardait, comme s'il eût désiré que je fusse de la promenade ; mais, mon père ne secondant point cette muette suggestion, il dut se résigner à le suivre, non sans m'avoir jeté, en quittant la chambre, un regard qui me semblait exprimer la compassion, l'intérêt et le regret. Dès que je fus seule, je fermai brusquement mon atlas, je quittai ma place, et je me livrai à un violent accès d'irritation et de tristesse, arpentant à grands pas la longue galerie, et faisant tout haut des exclamations, dont le sens était que mon père poussait trop loin sa froideur et sa sévérité. Il ne s'apercevait pas, en effet, que c'était là ce qui aggravait au-delà de mes forces la réclusion qu'il m'imposait, et que tout eût été transformé pour moi par un mot de tendresse et de sympathie ou seulement de bienveillance. Au lieu de cela, ne semblait-il pas même irrité de celle que cet étranger me témoignait ? . . .

Je ne pouvais me remettre à travailler, et il me fallait attendre une heure encore l'apparition d'Ottavia, qui venait chaque jour me chercher pour me conduire au jardin comme une enfant, au lieu de me laisser courir en liberté jusqu'au coucher du soleil. Jusque-là j'avais tout supporté humblement, mais ma patience était à bout, et il me venait des pensées de révolte que j'avais peine à réprimer.

Était-ce simple réaction contre un régime d'une sévérité outrée, était-ce l'effet d'un petit retour de confiance en moi-même, inspirée par l'intérêt et presque la déférence que cet étranger venait de me témoigner ? L'un et l'autre sans doute, et comme résultat, une agitation que je ne pouvais maîtriser, et le désir immodéré d'un changement quelconque dans un genre de vie qui me devenait insupportable. Lasse de ma promenade, j'allai enfin m'asseoir près de la fenêtre, et de là j'aperçus de loin mon père et son client, et je les suivis des yeux avec une attention qui réussit bientôt à me distraire, et qui finit par m'absorber entièrement.

Je remarquai d'abord qu'au lieu de se diriger vers le bout du jardin, où était située la ruine dont avait parlé mon père, ils étaient demeurés dans une large allée qui conduisait de la maison à un bassin de marbre blanc, qui en occupait le point central. Cette allée, bordée d'une haie de buis taillée en charmillie, se poursuivait ensuite au-delà du bassin jusqu'à un petit bois d'oliviers, par lequel on gagnait le monticule où il fallait franchir pour parvenir à la ruine. Mais il semblait avoir tout à fait perdu de vue ce but proposé de leur promenade, car lorsque je les aperçus, ils avaient à peine atteint le bassin, et maintenant ils revenaient à pas lents vers la maison. Le duc, tout en écoutant mon père, se servait d'une badine qu'il tenait à la main pour frapper à grands coups la petite haie qu'il côtoyait. Tout à coup il s'arrêta, et passant son bras sous celui de don Fabrizio, il le conduisit vers un banc où ils s'assirent ensemble. A cette place je pouvais les voir distinctement l'un et l'autre et, sans entendre leurs paroles, distinguer le son de leurs voix. C'était celle du duc que j'entendais maintenant. D'abord il parla la tête baissée, comme s'il eût été un peu hésitant ; mais peu à peu, avec plus d'animation et de feu, et bientôt presque les mains jointes, comme s'il eût plaidé une cause ou demandé une grâce. Une fois, il leva les yeux vers la fenêtre où je me trouvais, sans qu'il pût m'apercevoir. Parlait-il de moi ? avait-il intercédé en ma faveur ? . . . Je regardai mon père avec anxiété ; ses traits manifestaient la plus grande surprise, ainsi qu'un vif mécontentement, mais peu à peu cette expression changea, il devint très attentif, puis visiblement ému, et lorsque enfin le duc lui tendit la main, il la prit dans la sienne et sembla lui faire une promesse. Puis il se levèrent, et reprirent le chemin de la maison par une allée ombragée, où mes yeux ne purent les suivre.

Ce jour-là, notre dîner fut moins triste que de coutume. Mon père causa avec Mario comme il ne l'avait fait de longtemps, et celui-ci s'attribuait avec satisfaction un changement qui (pour lui rendre justice) était le but de ses persévérants efforts. Mais Livia, plus pénétrante que lui, y cherchait une autre cause, car elle remarqua bien vite que c'était surtout vis-à-vis de moi que ce changement se faisait sentir. Pour la première fois, en effet, depuis le jour fatal qui semblait avoir partagé en deux ma jeune vie, je retrouvais dans les yeux de mon père l'expression caressante du passé. Sous ce regard paternel presque oublié je me sentais renaitre, et une sensation de bien-être et de joie me faisait relever la tête, comme une fleur abattue par l'orage se relève au premier retour du soleil !

L'explication ne se fit pas longtemps attendre. Le lendemain, à une heure plus matinale que celle où je me rendais d'ordinaire chez mon père, il me fit appeler, et après un préambule que je compris à peine et qui ne servit point à me préparer à ce que j'allais entendre, il m'annonça que le duc de Valenzano demandait ma main. . . . Tandis que je demeurais stupéfaite d'étonnement, mon père poursuivit : « Il m'était impossible de m'attendre à une telle proposition pour l'une de mes filles. Mais, quelque brillante qu'elle soit, je l'eusse refusée sans hésiter si le duc n'eût point été personnellement digne d'estime et d'affection : à cet égard, je suis rassuré par tout ce que j'entends dire sur son compte. Maintenant c'est à vous à décider si il vous convient de l'accepter ; je ne veux point vous imposer ma volonté. Réfléchissez, Ginevra ; le duc de Valenzano viendra ce soir recevoir votre réponse. »

(A continuer.)

MME. AUGUSTUS CRAVEN.